THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1196



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Bon
Portefeuille
Comédie (2 vol.)
pour Collection d'Yverbois
(1791.)

RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

LES PORTE-FEUILLES, COMEDIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Représentée à Paris pour la premiere fois, sur le Théâtre de MONSIEUR, *rue Feydeau, le 10 Février 1791;*

Par J. M. COLLOT D'HERBOIS.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, N°. 47.

1791.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. URBIN LACORÉE, ci-devant noble.	*M. Dalainval.*
M. BLONDEAU, ci-devant DESTOURNELLES, Bourgeois.	*M. Paillardelle.*
Mlle PAULINE, fille de M. Lacorée.	*Mlle Josset.*
GABRIELLE, Femme de Chambre de Pauline.	*Mme Pélissier.*
JULIEN, Valet de M. Lacorée.	*M. Pélissier.*
GILOT, Agioteur, vendeur d'écus, Filou.	*M. Folleville.*

La Scene est à Paris, chez M. Urbin-Lacorée, rue de Richelieu.

Le Théâtre représente un Sallon, il y a un cabinet à la seconde coulisse, à la droite des Acteurs.

L'appartement de Pauline à gauche, celui de M. Urbin Lacorée au fonds.

LES PORTE-FEUILLES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

On entend la sonnette de l'Appartement qui va très-rapidement, comme pour appeller les domestiques.

GABRIELLE, JULIEN.

GABRIELLE, *elle porte des cahiers de musique, et un carton de dessins, sous le bras, elle entre en criant très-fort.*

JULIEN... Julien. (*Julien entre*) Venez donc, on vous sonne depuis un quart-d'heure... Il faut que je porte tout cela. (*Julien la débarrasse de la musique et des dessins, qu'il pose sur des chaises, et parle tout en agissant*).

JULIEN.

Je vous demande pardon, Mademoiselle;... mais depuis que nous logeons dans cette rue de Richelieu, le tems passe... On ne s'en apperçoit pas... C'est un plaisir, il y a toujours quelque chose de nouveau.

GABRIELLE, *lui donnant la musique.*

Placez cette musique dans le cabinet.

JULIEN.

Avec les autres, sur le clavecin de Mademoiselle, (*il prend la musique qu'il porte dans le cabinet, en chantonnant*).

GABRIELLE, *elle tire du carton un dessin colorié représentant un jeune Garde National en uniforme, il faut qu'en l'examinant, l'Actrice le présente sans affectation sous différens points de vue, qui peuvent le faire appercevoir du Public, de tous les côtés.*

Il est bien ressemblant... nous ne l'avons pourtant vu qu'une fois (*Julien sort du cabinet*).

JULIEN, *indiquant le cabinet.*

C'est bien arrangé là-dedans actuellement, tout uni ; mais joli. Le Tapissier est venu chercher son paiement.

GABRIELLE.

On m'a laissé l'argent... Je l'avois oublié... Vous irez le porter ce matin, il peut en avoir besoin... prenez cela. (*Elle va pour donner le carton et ne le lache pas*) (*à part*) Mais non, elle me l'a trop recommandé, je vais le placer moi-même. (*Elle entre dans le cabinet emportant le carton*).

JULIEN *seul, raisonnant avec lui-même.*

Quelle heure est-il donc ? (*il tire sa montre*) neuf heures, dix, onze minuttes, (*d'un air important*) et je vais très-bien, car je me suis réglé hier au coup de canon, au méridien du Palais-Royal... C'est charmant... ce Palais-Royal ! quand j'y suis, je ne peux plus en sortir.

GABRIELLE, *sortant du cabinet, et le fixant avec réflexion.*

Tant que son pere n'aura pas l'esprit plus tranquille, ce cabinet-ci sera bien négligé... (*à Julien*) etes-vous entré ce matin chez Monsieur...

JULIEN.

Il y a plus d'une heure... il m'a dit qu'il n'avoit pas besoin de lui.

GABRIELLE.

Comment étoit-il ?

JULIEN, *d'un ton appuyé et senti.*

Ah toujours triste, rêveur, sombre; et Mademoiselle ?

GABRIELLE, *avec bien de l'intérêt.*

Inconsolable de voir son pere en cet état... Vous etes vous informé de la personne en question ?

JULIEN.

De ce Monsieur Destournelles... Personne dans le quartier ne le connoît. Que fait-il ? quel est sa profession ? est-ce un homme d'affaires, envoye-t il des écus là-bas ? se mele-t-il un peu de l'agiotage ?

GABRIELLE, *d'un ton décidé.*

Non, c'est un parfait honnête-homme.

JULIEN.

Un parfait honnete-homme! voilà ce qui rend les in-

formations difficiles, Mademoiselle, ces gens-là ne font pas de bruit, à peine les connoît-on.

GABRIELLE.

On dit qu'il vient d'etre nommé Juge de paix.

JULIEN.

Ah! c'est différent... voilà un renseignement, je m'en servirai... vous n'aurez pas d'autres commissions à me donner.

GABRIELLE, (*elle réfléchit*).

Non. Au reste je vais le savoir, attendez un instant.

SCENE II.

JULIEN, *seul.*

JE voudrois qu'il y en ait beaucoup de commissions, je resterois plus longtems dehors... et je pourrois faire mes affaires... mon petit négoce. Ce n'est pas du plaisir seulement qu'on trouve dans ce quartier-ci, c'est encore du profit. J'avois un bon sac d'écus... et depuis deux mois je l'ai doublé; j'ai là-dedans, (*il montre son porte-feuille*) trois mille livres; et cela seroit encore plus fort, si je n'avois pas partagé avec mon associé. (*il réfléchit et sourit à ses idées*). Je l'ai bien choisi ce gaillard-là... Il entend bien le métier... Il est là, au bout de la rue Vivienne... Il flaire les assignats comme personne... Rien ne lui échappe, (*il le contrefait*). Vous faut-il de l'argent Monsieur? et il y a beaucoup de personnes à qui il en faut; (*il continue à le contrefaire*). Venez par ici, sur le coin de la borne, les écus comptés, six pour cent de retenue; l'assignat dans le gousset, et l'affaire est finie. Il ne faudroit pourtant pas que Monsieur apprit que je fais un pareil commerce, lui qui toujours a soutenu que le nouveau papier valoit mieux que l'argent, & qui finira peut-etre par avoir raison! il me congédieroit, et adieu mes ressources: car lorsque j'ai trafiqué du papier, je reviens ici, Monsieur me donne des écus pour payer nos Fournisseurs, je les paye avec mon papier, je porte les écus à mon associé, et le profit revient quelquefois deux fois dans un jour, c'est fort joli. Me voilà en beau chemin... Si cela continue un an seulement, je veux acheter dans mon pays un petit Prieuré. Pourquoi pas? je connois plus d'un gros richard à Paris, occupant aujourd'hur un bel et grand hôtel, qui peut-etre a commencé comme moi.

SCENE III.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, *un peu agitée.*

Il y a dans la rue un mouvement extraordinaire, je ne sais ce que c'est.

JULIEN.

Il faut si peu de chose pour faire courir le monde.

GABRIELLE.

Voici pour le tapissier... (*elle tire sa bourse.*) cinq cent quatre livres. (*elle compte.*)

JULIEN.

(*à part.*) En or... Ah c'est bon! (*haut.*) je saurai ce qu'il y a de nouveau.

GABRIELLE, *lui donnant de l'argent.*

Tenez, vingt-un louis... Vous prendrez un reçu et informez-vous bien de ce que je vous ai dit.

JULIEN.

Soyez tranquille, (*à part.*) Tout cela est dans le quartier. Je serai bientôt de retour, il ne faut que le tems d'aller jusqu'à la rue Vivienne.

SCENE IV.

GABRIELLE, *seule.*

Ce garçon-là avoit de la franchise, de l'exactitude, et depuis quelque tems, il est distrait, rusé, négligent. Si Monsieur doit le renvoyer, comme me l'a dit Mademoiselle, cela lui sera moins sensible. Qui peut les décider à cette réforme?.. Ennuyé de la campagne Monsieur vend sa terre. Nous venons à Paris, croyant y trouver plus d'amusement... et ce sont des chagrins... de profonds chagrins... puisqu'il n'ose les confier à personne... Pour moi je ne les quitterai jamais... C'est lorsque nos Maîtres sont malheureux, qu'il faut leur donner des preuves d'un fidel et sincere attachement.

SCENE V.

PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE, *sortant de son appartement.*

As-tu des nouvelles de mon pere, ma chere Gabrielle?

GABRIELLE.

Toujours le même... Il a refusé les services de Julien.

PAULINE.

Il refusera sans doute aussi les miens... tout l'importune, tout redouble son affliction, et je ne puis en connoître la cause... Un chagrin cuisant, mine et consume les jours de mon pere. Il périt... et il me refuse les moyens de le soulager.

GABRIELLE.

Si vous n'y pouvez réussir, personne ne doit l'entreprendre.

PAULINE, *avec un grand interêt.*

Les plus vives... les plus tendres sollicitations sont inutiles. Hier cependant... j'ai cru pendant un instant... que ce fatal secret alloit lui echapper..... vaincu par mes prieres... il me parloit de contrats... de porte-feuilles, il montroit en soupirant quelques papiers épars sur sa table. J'ai voulu les saisir... il les a retirés de mes mains... et des larmes ont coulé de ses yeux. Ah! pour que mon pere éprouve une si vive douleur, il faut que le secret qu'il me cache soit d'une grande importance.

GABRIELLE.

Assurément: car je l'ai vu faire avec courage les plus grands sacrifices... Je l'ai vu ce jour où une funeste méprise du Peuple nous fit courir un si grand danger... Ce jour où le jeune Destournelles vous sauva peut-être la vie. Votre pere alors fit voir autant de sang-froid que d'intrépidité.

PAULINE, *avec une sorte de retenue & de joie secrete.*

Ce qui me donne beaucoup à penser, ma chere amie, c'est qu'un seul regard jeté sur les papiers dont je t'ai parlé, m'y a fait lire le nom de Destournelles.

GABRIELLE.

Vous n'y avez jeté qu'un regard... et vous avez lu son

nom... Ah Pauline ! ce nom-là se trouve écrit par tout où vous jetez les yeux.

PAULINE.

Il y étoit, j'en suis certaine.

GABRIELLE.

Cela n'est pas étonnant... votre pere ne peut oublier le service que ce jeune homme vous a rendu. Il est malheureux que nous ayons quitté la ville, il auroit été bien accueilli dans cette maison... ce seroit un de nos meilleurs amis...

PAULINE.

Peut-être m'aideroit-il à consoler mon pere, voilà pourquoi je donnerois tout au monde pour avoir des informations satifaisantes.

GABRIELLE.

J'ai dit à Julien de ne rien négliger... Que ne puis-je aller prendre les renseignemens moi-même ?
(*Julien entre.*)

SCENE VI.

PAULINE, GABRIELLE, JULIEN.

PAULINE.

VOICI Julien.... Eh bien ! as-tu appris quelque chose ?

JULIEN.

On ne connoît ni le pere ni le fils.

PAULINE.

Tu as bien dit le nom. (*Elle dit avec ame*) Destournelles...

JULIEN.

Comme Mademoiselle le prononce... Je l'ai dit comme cela.

PAULINE.

Jeune Volontaire dans la Garde Nationale.... distingué par mille traits de courage, de prudence, de générosité.

GABRIELLE.

Ils se sont tous distingués, ce n'est pas cela qui pourroit le faire reconnoître... (*à Julien.*) Le pere, Juge de Paix; nouvellement élu, tu l'as dit.

JULIEN.

JULIEN.

Oui... on ne les connoît pas.

PAULINE.

Informes-toi encore... mon ami, cela est bien interessant pour... (*en balbutiant.*) mon pere. Si tu réussis tu seras bien récompensé. Je vais auprès de lui. (*Elle sort et va à l'appartement de son pere.*)

SCENE VII.

JULIEN, GABRIELLE.

JULIEN.

J'Y ferai ce que je pourai... Tenez, Mademoiselle, voilà le reçu du Tapissier.

GABRIELLE. (*prenant le reçu.*)

C'est bon.

JULIEN.

Savez vous ce qui causoit tant de bruit ce matin-là dans la rue... un Porte-feuille volé.

GABRIELLE.

Comment?.... (*a part*) Après ce que Monieur a dit à Mademoiselle, ces histoires de porte-feuilles vont m'inquiéter.

JULIEN.

Oui... vis-à-vis la rue Vivienne... en descendant... là. Oh c'est un endroit tout-à-fait dangereux. On l'appelle le quartier des Arabes...

GAARIELLE.

Acheves donc.

JULIEN.

Je vous le dis .... un bourgeois passoit là avec un porte-feuille en poche... & puis crac. (*Il désigne l'enlevement du porte-feuille.*)

GABRIELLE.

On le lui a pris.

JULIEN.

Ce n'est pas la premiere fois que cela est arrivé; mais celui-ci n'a pas été dupe.

GABRIELLE.

Comment donc ?

JULIEN.

Il a deviné son voleur... Il ne faut pas être sot pour cela. Il l'a menacé de le faire arrêter, le filou a mieux aimé lâcher sa prise, et il court encore. C'est ce qui a fait amasser tant de monde.

GABRIELLE.

Ah, c'est bien heureux.

JULIEN.

Je vais achever mon ouvrage.... Si vous avez besoin de moi.... vous n'avez qu'à sonner.... vous savez que je suis exact. (*il sort.*)

SCENE VIII.

GABRIELLE, *seule.*

Ce galant homme avait peut-être là-dedans toute sa fortune.

SCENE IX.

PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE.

GABRIELLE, mon pere va venir ici, il semble disposé à plus de confiance, il m'a parlé de quelques arrangements.... Il faut dire à Julien de chercher de nouveaux maîtres.... mon pere ne veut plus perssonne pour nous servir.

GABRIELLE.

Personne... Ah, Mademoiselle !

PAULINE.

Cela na peut pas te regarder.... tu ne nous sers pas, toi, tu nous aimes. Jamais nous ne serons séparés. Voici mon pere. (*M. Lacorée paroît au fond du théâtre, il est pâle, défait, les cheveux épars, une cravate mal attachée, c'est le dernier dégré de l'affliction.*) Vois donc, vois donc dans quel abbattement il est plongé.

GABRIELLE, *bas à Pauline.*

Je legênerois peut-être, je sortirai sans y mettre d'affec-

tation. (*Lacorée descend jusqu'au bord du Théâtre, l'oeil fixe, il ne voit rien, n'entend rien.*)

SCENE X

M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE *approchann de lui timidement.*

Mon pere, allez-vous me confier vos chagrins, peut-être pourrai-je les adoucir ?

M. LACORÉE. (*Il soupire.*)

C'est un mal sans remede.... je t'affligerois inutilement.

PAULINE.

Votre silence m'afflige bien davantage. (*Elle fait signe à Gabrielle.*)

GABRIELLE.

Je me retire, (*Elle se retire doucement, avec précaution, considérant M. Lacorée absorbé dans sa douleur & Pauline qui par son attitude, le sollicite à parler. Cette sortie fournit un moment très intéressant.*)

SCENE XI.

LACORÉE, PAULINE.

M. LACORÉE *à part.*

Elle à raison... l'instruire, lui parler... ce sera peut-être une consolation pour tous les deux.

(*Il s'approche de Pauline, la regarde, et se recueille un instant*)

Tu vois, Pauline, que mon courage, fortifié par tant d'années d'expérience, a plié sous des événemens cruels, ils sont bien cruels sans doute, puisqu'ils ont détruit mes espérances et tous les projets que j'avois formés pour ton bonheur.

PAULINE, *comme soulagée.*

Ah! si cela ne touche que moi, me voilà plus à mon aise, mon pere.

M. LACORÈE.

J'avois lu dans ton cœur, ma chere Pauline, car un pere, un enfant, qui s'aiment comme nous, es devinent facilement ; j'ai vu que la reconnoissance te conduisoit à

des sentimens plus tendres.... et qu'un jeune homme vertueux....

PAULINE.

Parlons de ce qui vous afflige... mon pere.

M. LACORÉE.

J'en parles, mon enfant, je dis que je ne puis te rendre heureuse, n'est-ce pas là parler de ce qui m'afflige; ma joie eût été grande de te voir unie à cet aimable et brave Destournelles... que nous n'avons pu retrouver... car mes recherches ont été aussi inutiles que les tiennes.

PAULINE *rougissant*

Les miennes... mon pere.

M. LACORÉE.

Ne t'en défends pas... aucun de tes sentimens ne doit te faire rougir.

PAULINE.

Eh bien! cela est vrai, mon pere.

M. LACORÉE.

Des gens de bien, qui m'ont fait son éloge, alloient me le faire connoître, et sans doute il y avoit aussi quelqu'empressement de sa part, car s'il n'est pas venu au-devant de nous, je ne crois pas qu'il faille pour cela l'accuser d'indifférence.

PAULINE.

Vous ne le croyez pas, mon pere.

M. LACORÈE.

Non, ma chere Pauline... mais une timidité, souvent extreme, est presqu'inséparable des premiers sentimens d'un jeune homme délicat. Ces titres chimériques, dont nous avons fait de si bon cœur le sacrifice, ont pu lui faire craindre notre acceuil.... Ce jeune homme, plein de mérite, n'a peut-etre pas une grande fortune, il étoit loin de concevoir le plaisir que je me préparois à lui offrir la mienne, en lui donnant ma fille.

PAULINE.

Ah, mon pere!

M. LACOREE

Elle étoit grande cette fortune qui t'étoit destinée, ma chere enfant... Il y a deux jours que je pouvois disposer de trois cent mille livres.... et aujourd'hui (*trés-sombre*) je n'ai plus rien.... ce qu'on appelle rien.

PAULINE, *avec explosion.*

Eſt-il possible, mon pere ? (*Elle soupire & se tourmente.*)

M. LACOREE.

Ne m'interromps pas... Commandes, si tu le peux, à tes soupirs... Vendredi dernier, j'allois chez mon Notaire pour une opération utile... j'emportois mon porte-feuille. A vingt pas d'ici, une rude secousse me fit sortir la main que je tenois sur ce dépot précieux, & aussi-tôt il me fut enlevé. Je reconnus ma perte à l'instant même... je restai morne, transi, immobile : une sueur froide vint me couvrir le front... & je vis disparoître à jamais ton bonheur. (*Il se cache le visage avec son mouchoir.*)

PAULINE.

Ne vous affligez pas, mon pere.

M. LACORÉE.

O terrible souvenir ! en deux minutes, je me suis vu d'abord au comble de mes vœux, puisque je pouvois t'établir comme je le désirois, & peut-etre faire encore un peu de bien aux malheureux; & le moment d'après, ce fut une ruine complette & les tourmens d'un désespoir que j'aurois cru ne devoir jamais éprouver.

PAULINE.

Et vous n'avez eu aucune notion...

M. LACOREE. (*Il fait ces détails péniblement.*

Mon Notaire a fait des publications inutiles. Au moment où j'ai été volé.. j'ai remarqué près de moi un homme tres-suspect ... il avoit l'air d'un scélérat ;... mais une sorte d'incertitude, peut-être de prudence, et aussi les peines auxquelles l'exposoit ma dénonciation sont venues troubler ma pensée... et il a disparu. (*Pauline a paru toujours réfléchissante pendant ce couplet*).

PAULINE, *d'un ton décidé.*

Ne parlons plus de cela, mon pere, votre malheur est grand... mais si votre tendresse pour moi vous le rend plus sensible, je me fais un devoir de vous rassurer... mon pere me reste, qu'il reprenne sa tranquillité, son courage, et je n'ai rien à desirer.

M. LACORÉE.

Ton bon cœur te fait illusion... tu ne vois pas toutes les peines qui nous attendent.

PAULINE.

Les peines ! mon pere, il n'y en a pas quand on est sans passion, quand on sait prendre son parti, & se suffire à soi-même. Ecoutez-moi Il nous reste des bijoux, des diamans, uu mobilier considérable. Il faut vendre tout cela, en réaliser le capital, & penser que bien des honnêtes gens ne sont peut-être pas encore si fortunés que nous

M. LACORÉE.

Ma chere Pauline.

PAULINE.

Ensuite, savez-vous comment nous ferons valoir nos fonds ? le voici. Vous aimez l'agriculture, nous choisirons un bien de campagne, à quelques lieues d'ici, qui soit d'un bon raport, & nous fasse vivre tranquilles, vous, Gabrielle, & moi. J'aime la campagne aussi ; j'en suivrai tous les travaux, il en résulte souvent de grands plaisirs. Me voila tout-à-fait villageoise... toujours occupée... Gabrielle m'aidera, elle portera nos fruits, nos légumes nos fleurs aux marchés voisins ... je l'accompagnerai. Voyez-moi déja, mon pere, le chapeau de paille sur la tête, le panier de jonc au bras, cela m'ira très-bien ; vive, agile et gaie, surtout, jamais je n'aurai été mieux parée.... Que nous manquera-t-il ? Consultez-vous, mon tendre pere, ces nouvelles habitudes ne me laisseront jamais échapper un soupir vers les biens que nous avons perdus.

M. LACOREE.

Celui qui auroit fait ton bonheur... n'y sera pas ; c'est un regret qui doit me poursuivre éternellement.

PAULINE.

Ne pensons plus à cela, mon pere, ne songeons qu'à mon projet.

M. LACOREE.

Aimable enfant, j'y songerai, tu me permettras pourtant d'y changer quelque chose. Je vais tracer un plan pour mettre ordre à nos affaires. Empêche qu'on ne vienne m'interrompre. Cette tendresse filiale si touchante que tu me consacres peut encore m'attacher à la vie. Adieu, ma chere Pauline. (*Il sort*).

SCENE XII.

PAULINE, *seule.*

AH! s'il étoit vrai... si mes soins pouvoient faire passer des jours tranquilles à mon pere, que je serois heureuse.

SCENE XIII.

PAULINE, GABRIELLE.

PAULINE.

AH, ma chere Gabrielle! je suis instruite, il faut quitter Paris, mais nous resterons ensemble.

GABRIELLE.

Tu sçauras tout, dis à Julien de ne laisser entrer personne, et viens me rejoindre : je te ferai part des nouveaux arrangemens... Voici, Julien... viens tout de suite, ma sœur.. mon amie... ma chere Gabrielle.(*Elle va à son appartement.*)

SCENE XIV.

JULIEN, GABRIELLE.

GARIELLE;

JULIEN, Monsieur est occupé, ne laissez entrer personne... la situation où il est ne lui permet pas.

JULIEN.

Je sais.... je sais.... on parle toujours de ce portefeuille volé.... Là devant la maison...

GABRIELLE, *en sortant.*

C'est bon... c'est bon.

SCENE XV.

JULIEN. *seul, la voyant aller.*

C'est bon... mais pas trop, à ce que je crois. Quant à moi, cela m'inquiete furiusement. On dit que le maître escroc dont il s'agit, celui qui avoit pris le porte-feuille,

porte une veste verte, chapeau rond, des bottes, c'est justement le portrait de mon associé !... et il ne m'a pas rendu ses comptes.. Heureusement je ne l'ai pas trouvé pour lui donner ces vingt-un louis... un instant plus tard il les auroit eus. Mauvais métier que cela cependant, puisqu'il faut s'associer avec de tel gens. (*Gilot paroît entre les portes du fonds.*) Ah mon Dieu... ah mon Dieu... le voilà, c'est lui meme.

SCENE XV.

JULIEN, GILOT

GILOT, *au fonds, avnaçant sur la pointe du pied*

C'EST toi... Julien...?

JULIEN, *tremblant.*

Que venez-vouus faire ici... sortez... j'irai vous joindre.

GILOT, (*Il approche avec précaution.*)

Tu as l'air bien effrayé... Il faut me rendre service, mon ami... J'ai eu ce matin une mauvaise affaire.

JULIEN.

Ah! voilà ce que c'est!

GILOT, *confidemment.*

Ce diable d'escompte nous mene quelquefois un peu loin.

JULIEN. (*à part.*)

Oh! bien... s'il appelle cela faire l'escompte. (*à Gilot.*) Que veux-tu dire?

GILOT, (*avec embarras.*)

Je veux dire que la conscience nous force d'aller au-devant des gens. Il passoit ce matin.... un bourgeois.

JULIEN.

Eh bien!

GILOT.

Eh bien, comme je t'ai dit..... j'ai été un peu trop au-devant de lui.

JULIEN, *le fixant entre deux yeux.*

N'est-ce pas au-devant de son porte-feuille que tu as été?

GILOT.

Sans doute... c'est toujours au porte-feuille que nous avons affaire.

JULIEN.

JULIEN.

Oui.... mais il y a façon de s'y prendre.

GILOT.

J'en conviens... je me suis trop avancé. Mais réfléchis bien. Entre agioter et faire ce que j'ai fait il n'y a qu'une nuance, de plus ou de moins.

JULIEN, *honteux.*

(*à part.*) Il a raison, quelle société ! tachons de m'en tirer.

GILOT.

Cette affaire a mis tout le quartier en l'air...

JULIEN, (*avec défiance.*)

Tu as encor de l'argent à moi ?

GILOT.

Je te le rendrai... parole d'honeur.

JULIEN.

(*à part.*) Parole d'honeur ! il me fait trembler (*à Gilot*) Enfin que veux-tu ?

GILOT.

On ne m'a pas vu entrer ici.... donne-moi azyle jusqu'à la nuit.

JULIEN.

Où veux-tu que je te mette ?

GILOT.

Où tu voudras. (*Il examine.*) N'y a-t-il pas quelque cabinet ? (*Il va au cabinet de musique.*) Ici.

JULIEN.

C'est celui où Madmoiselle fait de la musique. Elle ne viendra pas..... (*à part.*) Si je le refuse, adieu mon argent.... Allons.... je vais t'y enfermer.

GILOT.

Jusqu'à ce soir.

JULIEN.

Allons, passes, vîte... vîte... (*Gilot entre*) surtout ne vas au-devant de rien, ne t'avances pas mal-à-propos.

GILOT, (*entre dans le cabinet.*)

Entre amis... voilà comme on s'oblige dans l'occasion. (*Julien ferme le cabinet & prend la clef.*)

SCENE XVII.

JULIEN, *seul.*

ENTRE amis, dit-il.... Jamais je ne serai le sien... qu'il me rende ce qu'il a à moi seulement, & je le renonces. comme on se trouve loin de la probité sans y penser ! Car il a raison, entre ce qu'il a fait... & ce que j'ai fait moi-même.. la diffé rence n'eſt pas grande. (*Il eſt confus, humilié.*) Ah ! je suis honteux des bénéfices qu'il ma procurés. Il me tarde de les employer à de bonnes œuvres. Le proverbe a bien raison : Bien mal acquis ne sçauroit jamais profiter.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE.

MONSIEUR s'y résout avec peine, mais cela ne se peut autrement. En vous congédiant, Julien, il vous laisse deux mois de vos gages.

JULIEN.

(*Il est inquiet, troublé, et pendant toute cette scene il porte des regards furtifs vers le cabinet.*)

Je n'ai rien à dire, vous m'assurez, Mademoisllle, que ce n'est pas une punition.

GABRIELLE.

Il n'a point dit qu'il eût à se plaindre de vous.

JULIEN.

Bien vrai ! mademoiselle.

GABRIELLE.

Bien vrai ! avez-vous quelque reproche à vous faire ?

JULIEN.

Ah ! qui peut se dire sans reproche ? Mademoiselle ;

mais pour cela le fonds n'est pas toujours mauvais, on ne voit pas toujours les conséquences de ce que l'on entreprend.

GABRIELLE.

Je n'ai rien entendu dire contre vous.

JULIEN, (*avec sentiment.*)

Je me soumets, je ne me trouve point maltraité....

GABRIELLE, (*avec bonté.*)

On rendra de vous bon témoignage... ne craignez rien. Rendez-vous utile jusqu'à notre départ, faites mettre de côté ce qu'on veut emporter, le reste sera vendu demain.

JULIEN.

Ce n'etoit pas la peine de tant presser le tapissier.

GABRIELLE.

Sans doute, Monsieur ne croyoit pas sitôt quitter la ville, veillez sur tout ce qui sera déplacé... (*par réflexion.*) Vous ne toucherez à rien dans ce cabinet.. Il faut y porter encore des livres et de la musique qui sont là haut... mais cela me regarde. Adieu. (*Elle sort.*)

SCENE II.

JULIEN, (*effrayé, étourdi.*)

Ah! je suis perdu, si elle vient apporter quelque chose ici. J'aurois dû lui tout avouer, elle auroit obtenu ma grâce et j'aurois ma conscience bien soulagée... Tachons de mettre hors d'ici ce misérable... quand je devrois perdre ce qu'il a à moi, j'en serai quitte à trop bon marché. (*Il écoute et examine.*) L'appartement de Mademoiselle est éloigné... Ils sont tous occupés. Je crois le moment favorable. (*Il va mettre la clef pour ouvrir le cabinet et parle contre la porte à voix basse.*) Gilot....

GILOT, *en dedans.*

Qu'y a-t-il?

JULIEN.

Il faut sortir... dès que j'ouvrirai la porte... Vous enfilerez celle du fonds, ici, à gauche... et puis le petit escalier à droite... Vous tirerez le cordon du Portier.... et courez.

GILOT.

J'ai bien entendu... l'escalier à gauche...

JULIEN.

Eh non ! à droite... il veut toujours aller à gauche!

GILOT, *toujours dedans.*

Bon, je suis prêt.

JULIEN. (*il entr'ouvre la porte, examinant autour.*) Allons. (*On entend frapper de grands coups à la porte de la rue, et Gabrielle qui crie*: JULIEN, JULIEN, VOYEZ DONC QUI PEUT FRAPPER COMME CELA.)

JULIEN, (*Il continue tout troublé et ne sçachant ce qu'il fait.*)

Ah ! quel embaras. (*Il pousse dans le cabinet Gilot qui veut sortir.* (Rentrez... rentrez... Maudit soit l'agiotage. (*Il veut fermer la porte et ne peut.*) Cachez-vous sous le clavecin..... Et la clef qui ne tourne pas....: Ah mon Dieu.... (*Gabrielle survient comme il essaie de fermer le cabinet.*

SCENE III.

JULIEN, GABRIELLE.

GABRIELLE, (*on frape toujours à la porte de la rue.*)

JE vous ai dit de ne toucher à rien dans ce cabinet. Laissez cela... et voyez qui peut frapper ainsi à la grande porte. (*La clef est resté à la porte du cabinet fermé.*)

(*Julien sort en exprimant son inquiétude sur Gilot.*)

SCENE IV.

GABRIELLE.

ILS veulent toujours faire ce qu'on leur défend. (*Elle montre le cabinet.*) Tout ce qui nous reste de précieux est maintenant là dedans, et les seuls plaisirs que Mademoiselle pourra goûter, seront ceux que doivent lui procurer ses talens.

SCENE V.

M. BLONDEAU, GABRIELLE, JULIEN.

M. BLONDEAU, *sa démarche est toujours vive, brusque; il va, il vient, il a l'air préoccupé.*

(*Encore au fond du théâtre disputant avec Julien*).

C'EST bon... c'est bon.

JULIEN, *l'arrêtant.*

Je vous dis, Monsieur, qu'on n'entre pas.

M. BLONDEAU, *entrant sur la Scène.*

Tu dis fort mal, mon amis, car tu vois bien que me voilà entré.

JULIEN, *à Gabrielle.*

C'eſt malgré moi, Mademoiselle.

M. BLONDEAU, *toujours allant & venant.*

C'eſt bon... c'eſt bon.

JULIEN, *toujours d'intelligence avec Gabrielle qui examine Blondeau.*

Il a toujours été en avant quoique j'aie pu dire.

M. BLONDEAU, *à Gabrielle.*

Il a fait ce qu'il a pu pour m'en empêcher.

GABRIELLE.

Il en avoit l'ordre.

M. BLONDEAU.

C'eſt bon... c'eſt bon... vous etes de la maison, Mademoiselle.

GABRIELLE.

Oui, Monsieur.

M. BLONDEAU.

Chez Monsieur Urbin Delacorée... ci-devant comte ou Marquis, autant que certaine adresse que j'ai lue me l'a indiqué.

GABRIELLE.

Oui, Monsieur, c'eſt bien ici.

M. BLONDEAU.

C'eſt bon.

GABRIELLE.

Julien alez avertir Mademoiselle.

M. BLONDEAU.

Eh non... laissez donc.., je ne viens pas ici pour elle; c'eſt pour Monsieur, entendez-vous, c'eſt lui qu'il faut avertir.

GABRIELLE.

Mais Monsieur.

M. BLONDEAU.

Laissez donc, (*à Julien.*) allez... Je viens pour affaires, (*à Gabrielle.*) & non pas pour babiller avec les Demoiselles, entendez-vous, Mademoiselle.

GABRIELLE.

C'eſt que Monsieur son pere n'étant pas visible, vous pourriez toujours vous expliquer avec elle.

M. BLONDEAU.

Il n'eſt pas visible... Pourquoi cela? (*à Julien.*) allez toujours.

GABRIELLE.

Mais.

M. BLONDEAU.

Laissez-donc, allez, il doit l'etre, allez toujours.

(*Pauline entre.*)

GABIELLE.

Voici Mademoiselle.

SCENE VI.

M. BLONDEAU, PAULINE, GABRIELLE, JULIEN.

PAULINE.

Je vous demande pardon, Monsieur, mon pere ne peut recevoir personne.

M. BLONDEAU, *d'un ton plus doux.*

Je vous demande pardon, Mademoiselle, mais j'insiste; je me félicite pourtant de rencontrer une Demoiselle aussi aimable, aussi soumise aux volontés de son pere; mais il faut que je lui parle absolument.

PAULINE.

Puisqu'il faut vous le dire, Monsieur, il est indisposé, malade.

M. BLONDEAU.

Indisposé! bon. Malade! bon. Tant mieux.

PAULINE.

Il est affligé, très-chagrin.

M. BLONDEAU.

A merveilles.... Je le consolerai.

PAULINE.

Monsieur, je n'y peux pas réussir.

M. BLONDEAU.

J'en sais plus que vous là-dessus... Vous gémissez avec lui... Vous larmoyez vous autres. (*d'un ton appuyé*) C'est un bon conseil, c'est de la résolution qu'il faut.

PAULINE.

Monsieur... si vous vouliez m'obliger...

M. BLONDEAU.

Je veux le voir vous dis-je... Je ne suis pas Médecin, ne craignez rien. Ayez confiance en moi, priez-le de me recevoir... ou invitez-le à venir ici, comme il voudra, allez, allez. Je vous en prie.

PAULINE.

Allons, Monsieur... puisqu'il le faut, je vais le lui dire (*Elle sort avec Julien*).

SCENE VII.

M. BLONDEAU, GABRIELLE.

M. BLONDEAU, *il s'assied sur un fauteuil.*

Je ne lâches pas prise facilement, comme vous voyez.

GABRIELLE.

Il y paroît, Monsieur.

M. BLONDEAU.

J'ai de la tete... Oh! j'ai fait mes exercices là-dessus pendant vingt ans avec ma premiere femme; à présent je ne céderois pas au diable.

GABRIELLE.

Si vous nous aviez dit cela tout de suite, nous n'aurions pas fait tant de façons.

M. BLONDEAU, *se levant.*

Si je force ainsi les obstacles, vous comprenez bien que je dois avoir une grande affaire avec lui, ce M. Lacorée.. C'est un brave homme, n'est-ce pas ? bien aimé de sa fille. Vous lui paroissez attachée, tout cela parle pour lui.

(*M. Lacorée entre.*)

GABRIELLE.

Le voici, Monsieur, qui vous répondra lui-même.

SCENE VIII.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, GABRIELLE.

M. BLONDEAU, *allant au devant de M. Lacorée.*

MONSIEUR, je suis votre serviteur, votre aimable fille vous aura déja prévenu sur ma maniere d'être, ainsi point de façons, abrégeons les préliminaires. (*à Gabrielle.*) Mademoiselle, je vous prie, (*il lui fait signe avec la main, de sortir.*) Laissez-nous, cette explication ne veut pas de temoins. (*Gabrielle sort.*)

SCENE IX.

M. BLONDEAU M. LACOREE.

M. LACORÉE.

DAIGNEREZ-vous me dire, Monsieur ?...

M. BLONDEAU, *brusquement..*

Je viens pour cela. (*confidemment*) Mais je désirois que nous soyons seuls pour ne pas commettre d'indiscrétion, parce que j'ignore, si cette Demoiselle, si votre fille même savent votre secret... je le sçais moi.

M. LACORÉE.

Que voulez-vous dire Monsieur ?.. vous savez..?

M. BLONDEAU, (*d'un ton apuyé.*)

Que vous avez éprouvé un grand malheur. Est-ce la vérité ? N'est-ce pas vous que regarde cette annonce dans les affiches faites per un certain Notaire, qui parle d'un porte-feuille perdu, n'osant pas dire qu'il a été volé.

M. LACORÉE,

M. LACORÉE.

Il n'est que trop vrai... Est-ce le Notaire qui vous envoie ?

BLONDEAU.

Point du tout, je viens de mon propre mouvement... Je me suis figuré votre état... au désespoir, n'est-ce pas.. je viens... vous consoler... vous ranimer... vous donner du courage.

M. LACORÉE, *douloureusement.*

J'en ai toujours eu pour moi... mais ma fille...

M. BLONDEAU.

Eh bien... vous lui direz ce que je dirois à mon fils : il m'est arrivé la même chose qu'à vous... et j'ai su prendre mon parti.

M. LACOREE *d part.*

La même chose !

M. BLONDEAU.

Absolument, en un clein d'œil... crac... mon porte-feuille m'a été escamoté... La moitié de tout ce que je possede.

M. LACOREE.

La moitié... et moi tout, Monsieur... oui tout.

M. BLONDEAU.

Je le sais bien... Mais je n'en perdois pas moins trente mille livers, est j'ai travaillé longtems pour les amasser. (*rapidement*) Je vais vous dire comment je m'y suis pris pour les r'avoir... Voilà ce qui m'amene, c'est je crois un bon service à vous rendre. (*Il peint tous les détails de cette narration, avec soin, avec un grand intérêt*). Ce matin donc... vous m'écoutez.

M. LACORÉE.

Ah oui, je vous écoute.

M. BLONDEAU.

A quatre pas d'ici, près du carrefour...

M. LACORÉE, *vivement.*

C'est-là précisément.

M. BLONDEAU.

Je m'en doute bien... je marchois... pressé par la foule, mon Porte-feuille en poche,... un homme alloit etre renversé... je cours pour le soutenir.

M. LACORÉE.

Et c'est dans ce moment-là ?

M. BLONDEAU.

Oui, voilà ce qu'il y a d'odieux. Les monstres calculent sur notre sensibilité pour nous dépouiller plus sûrement, mais il n'importe, quand je devrois chaque fois y risquer ma fortune, jamais je ne refuserai mon secours à l'homme en péril qui semble en avoir besoin.

M. LACOREE.

Hé bien ! Monsieur.

M. BLONDEAU.

Eh bien ! je m'élance les bras en l'air... pendant ce tems-là, un autre bras avoit plongé dans ma poche... mon Porte-feuille n'y étoit plus.

M. LACOREE.

Votre saisissement fut bien cruel.

M. BLONDEAU.

Je vous le demande.... Mais heureusement que je ne perds pas la tête facilement : je fixe toutes les figures qui m'environnent... Je remarque un visage sinistre, un air sournois, un regard louche... Je me dis voila mon voleur... Je ne le perds pas de vue, il filoit à la sourdine... Je le suis jusqu'à la rue prochaine. Je le pousse dans une allée, je ferme la porte et je le tiens-là. (*Il semble le tenir-là* !)

M. LACOREE.

Vous risquiez beaucoup...

M. BLONDEAU.

Laissez donc... rien du tout. Le regard d'un honnête homme coupe bras et jambes à ces marauds-là : il pâlit, il tremble. Tu m'as volé, lui dis-je. ---Moi, Monsieur. ---Oui, toi. Je pourois te perdre... mias retitues et je te livre à tes remords, si tu en es capable. Il balbutioit quelques mots.... Monsieur... vous vous trompez. --- Allons, allons, point de paroles inutiles, rends-moi mon porte-feuille, ou tu es perdu. --- Il le tire piteusement, me le rend, et s'enfuit à toutes jambes.

M. LACOREE.

Il vous l'a rendu ?

M. BLONDEAU.

Oui, c'est ainsi que je l'ai récupéré. (*gaiment*) Voilà la

bonne façon de s'y prendre.. Si vous aviez fait de même.

M. LACORÉE.

Cette présence d'esprit n'est pas donnée à tout le monde.

M. BLONDEAU, (*avec intention.*)

C'est vrai... et pourtant on ne songe pas à tout.

M. LACORÉE.

Que voulez-vous de plus.... vous avez le portefeuille ?

M. BLONDEAU, (*avec cette sorte d'apprêt qui promet une grande surprise.*)

Je l'ai là... cependant il n'y à qu'une chose à dire... c'est que ce n'est pas le mien que ce coquin-là m'a rendu, c'est le vôtre (*il tire le porte-feuille.*) et le voilà... je vous le rapporte.

M. LACOREE, *extasié.*

Que dites-vous, est-il possible ?

M. BLONDEAU, (*donnant le portefeuille.*)

Voyez. Il y a trois cent mille livres en billets, et deux lettres, dont l'une m'a appris votre adresse. C'est bien à vous... prenez... prenez.

M. LACOREE, *éperdu de joie.*

Juste Ciel... Ah ma fille... ta fortune est retrouvée. (*Il sonne, il appelle, il est comme égaré..*) Pauline, Pauline.

M. BLONDEAU.

Il en deviendra fou... Laissez donc... Ma foi j'ai bien fait de biaiser un peu, et de ne pas vous dire cela tout de suite.

M. LACOREE.

Elle va venir... vous êtes notre Dieu tutélaire.

M. BLONDEAU.

Laissez-donc... je suis un honnête homme... et voila tout. Un bon Citoyen... Vous l'êtes aussi.. Je le sais. Mais un autre... ou vous, ma conduite eût été la même. Aux yeux d'un ami des Loix, toutes les propriétés sont sacrées, et je défendrois celles d'un Ari... (*il retient le mot*) Enfin de celui qui ne pense pas comme moi, avec autant d'ardeur que je défendrois les miennes.

M. LACOREE.

Voila ma fille.

SCENE X.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE.

M. LACOREE, *extasié de plaisir.*

PAULINE., voilà notre bienfaiteur... Viens lui rendre graces, il nous rapporte tout ce que nous avions perdus.

PAULINE *avec transport à Blondeau.*

Ah! vous l'avez bien dit... Monsieur... vous aviez raison, vous me rendez mon pere.

M. BLONDEAU.

Oui ma chere enfant. (*Il la regarde avec plaisir*) Comme la joie sied à un joli visage. (*à M. Lacorée*) vous permettez. (*Il l'embrasse.*)

M. LACOREE, *ayant réfléchi.*

Mais, Monsieur, j'y pense, et je me reproches d'y penser si tard. Notre bonheur vous coûte ce que vous avez perdu. Vous me permettrez de vous imiter... Il faut que je vous rende à mon tour...

M. BLONDEAU, *d'un ton décidé.*

Ne parlez pas de cela... Je me fâcherois au moins... Je n'entends pas à de pareilles offres.

PAULINE, *d'un ton très-doux, à M. Blondeau.*

Si cela n'étoit pas juste, mon pere ne vous le proposeroit pas.

M. BLONDEAU, *très-véhément.*

Je composerois donc ainsi avec la probité... Je serois honnête-homme sous condition... Si j'ai fait une bonne action, pourquoi voulez-vous la dégrader? Pouvois-je garder ce qui vous appartient? pouvois-je en rien distraire sans devenir complice de celui qui vous l'avoit pris?.. et si ce n'est pas à moi, devez-vous me l'offrir?.. Interrogez tous les honnetes-gens... ou plutôt que feriez-vous à ma place? répondez... la question sera bientôt décidée.

M. LACORÈE.

Mais si vous vous étiez apperçu...

M. BLONDEAU.

Oh d'accord!... Si j'avois pu r'avoir nos deux Porte-

feuilles, c'eût été bien mieux... C'étoit à moi d'y songer, voilà pourquoi je vous disois qu'on ne pense pas à tout.

M. LACOREE, *avec intention.*

Homme généreux! dites-nous au moins à qui nous avons de si grandes obligations.

M. BLONDEAU, *rondement.*

A un homme fort ordinaire... à Blondeau... C'est Blondeau qui vous parle, nouvellement Juge de paix, à votre service.

PAULINE, *avec exclamation.*

Juge de paix! ah Monsieur, connoissez-vous Monsieur Destournelles.

M. BLONDEAU, *avec bonhomie.*

C'est moi-meme.

(*Ensemble*).

M. LACOREE. PAULINE. GABRIELLE.

Quel bonheur! Se peut-il! Ah grand Dieu!

PAULINE.

Vous, M. Destournelles!

M. BLONDEAU.

Oui. Ci-devant... Ce nom là est un peu de l'ancien genre, je m'en servois rarement.... Mais autrefois, mon fils aimoit beaucoup à le porter.

M. LACOREE, *avec abandon.*

Votre fils!.. nous l'avons donc enfin retrouvé.

M. BLONDEAU.

Le connoissez-vous?

PAULINE, *avec candeur.*

Il m'a rendu un bien grand service.

M. LACOREE.

Il lui a sauvé la vie.

M. BLONDEAU, *consultant sa mémoire.*

Comment... attendez... Ah c'est bon.. c'est bon... Comment, c'est vous... l'année derniere... au milieu d'une bagarrre... rue de Beaune.

M. LACOREE & PAULINE.

Oui, Monsieur.

M. BLONDEAU.

Vous lui avez fait perdre la raison pendant trois mois... Ce pauvre garçon ! dans ce Paris, ceux qu'on cherche le plus, sont ceux qu'on rencontre le moins, il ne pensoit, il ne rêvoit qu'à vous.

PAULINE, *à M. Lacorée.*

Vous aviez raison, mon pere.

M. BLONDEAU, *à Pauline.*

Et vous avez pû vous souvenir de lui ?

GABRIELLE, *trés-vivement.*

Si elle s'en est souvenue. Ah ! je vais vous en donner la preuve. (*Elle court au cabinet et y est entré*).

M. BLONDEAU, *à M. Lacorée.*

Nous pouvons être heureux tous les deux.

M. LACOREE.

Ah... vous ne me refuserez donc pas toujours.

SCENE XI.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE, GILOT, JULIEN *qui survient.*

GABRIELLE. (*Elle sort du cabinet effrayée, jettant les hauts cris, & se jette sur un fauteuil.*)

AHI, ahi, ahi, au secours, un homme qui étoit caché là-dedans.

GILOT, *effaré, sortant du cabinet..... Il vient au milieu un instant, & cherche à s'échapper.*

Ah ! je suis pris... je suis pris. (*Il crie sourdement*) Ouf, ouf... ouf, ouf... (*Il se sauve par le fonds*)

M. BLONDEAU, *qui a reconnu Gilot..*

Ah ! c'est l'homme au porte-feuille... (*à M. Lacorée, qui veut le suivre.*) Restez auprès de votre fille.... Allez, je vous en rendrai bon compte. (*Il sort par le fonds.*)

SCENE XII.

M. LACORÉE, GABRIELLE *presqu'évanouie*, PAULINE *tremblante*, JULIEN. (*M. Lacorée veut suivre M. Blondeau, Julien traverse rapidement.*)

JULIEN, *traversant.*

MONSIEUR, de grace restez. C'est moi qui ai fait tout le mal, je vais le réparer. (*Il sort pas le fonds.*)

SCENE XIII.

M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE.

M. LACORÉE, *à Gabrielle.*

MAIS qu'est-ce que c'est donc que cela, et où étoit enfermé cet homme ?

GABRIELLE, *d'un ton effrayé, entrecoupé, syncopé, & toute haletante.*

Auprès du clavecin... J'ai été pour prendre les desseins, et je l'ai vu là. (*elle crie.*) Ahi, Monsieur... ahi, je suis encore toute tremblante.

M. LACORÉE.

Allons taches de reprendre tes sens... (*il est troublé.*) Mais cet homme effectivement... je crois... oui, je le reconnois...

SCENE XIV, et derniere.

M. BLONDEAU, M. LACORÉE, PAULINE, GABRIELLE, JULIEN.

M. BLONDEAU, *accourant, un porte-feuille à la main.*

VICTOIRE, mon ami, victoire, voilà l'autre porte-feuille. (*montrant Julien.*) Cet homme m'a bien aidé. Sans lui nous ne tenions rien.

JULIEN.

Oh ! je connois la poche secrette... Mais Monsieur, me pardonnerez-vous d'avoir eu des liaisons avec ce malheureux... une maudite avarice...

M. BLONDEAU.

J'ai vu ton repentir, on te pardonnera, je t'en réponds. (*à M. Lacorée.*) donnez-moi votre porte-feuillle.

(Il *met son porte-feuille à côté de celui de M. Lacorée.*)

Voila donc nos fugitifs revenus. Nous sommes avertis de les mieux garder dorénavant... (Il *montre des billets à M. Lacorée.*) Il y a bien trente mille livres, mon ami, il faut en prendre autant dans le vôtre, et les joindre à ceux-ci, pour faire la part à deux jeunes gens de notre connoissance.

M. LACOREE.

Oh ? bien volontiers. (*ils s'embrassent.*) Nous voilà rassemblés pour longtems.

GABRIELLE *remise, vient prendre la main de Pauline.*

PAULINE, *à Gabrielle.*

Comment te trouve tu ?

GABRIELLE.

Bien mieux... et vous, Mademoiselle.

PAULINE,, *soupirant.*

Ah!... et moi aussi.

M. BLONDEAU.

Je vous présenterai demain mon fils.

M. LACOREE.

Pourquoi pas aujourd'hui.

PAULINE, *naïvement.*

Il n'est pas encore bien tard.

M. BLONDEAU.

Impossible!... il est de garde aux Thuileries. (*à Pauline.*) Ma belle enfant, il faut l'accoutumer à ne jamais quitter son poste. Mais écoutez, il faut aller le joindre. Nous ne pouvons pas mieux finir notre journée. Nous verrons notre bon Roi, nous embrasserons nos amis, et nous assurerons notre bonheur en faifant celui de nos chers enfans.

Fin de la Piece.